

Anniversaire *Il y a trois cents ans, la marquise de Sévigné s'éteignait auprès de Mme de Grignan, sa fille bien-aimée. Femme du monde, gourmande de tout, c'est dans un amour maternel dévorant et incongru à l'époque qu'elle se révéla et devint la première des grandes épistoliers françaises. Claude Arnaud raconte sa vie et analyse son œuvre.*

PAR CLAUDE ARNAUD

Sil y eut bien quelque chose d'extraordinaire dans la vie de Marie de Rabutin-Chantal, c'est l'avalanche de catastrophes qui marqua ses débuts : les scénaristes de Californie n'oseraient concevoir une entrée en matière si idyllique pour leur héroïne. Dès l'âge de 1 an, cette fille unique perd son père dans un duel ; à 7 ans, une maladie emporte sa mère et la laisse orpheline ; à 10 ans, elle n'a plus qu'une grand-mère, la célèbre sainte Jeanne de Chantal, dont la lointaine tutelle paradoxalement facilite son épanouissement. Elle acquiert la réputation de bien chanter et danser, d'être brusque et éfrontée. La vigilance d'un oncle la faisant hériter de toutes parts, la jeune Parisienne se retrouve, à 15 ans, l'un des plus beaux partis de France ; les fournitures aux armées qui avaient enrichi sa famille maternelle financent son accès pacifique au grand monde.

A peine majeure, Marie de Rabutin épouse Henri de Sévigné, cadet d'une vieille et noble famille bretonne. Il lui fait deux enfants, lui impose une vie ruineuse, puis, constatant que « toute sa chaleur est à l'esprit », il se venge en aimant partout, selon la formule de Bussy-Rabutin.

pêche pas de garder la tête froide, selon la recette de l'omelette norvégienne. Dans son esprit, l'amour est un problème réglé ; ses enfants suffisent à ses besoins, comme ses rentes à ses plaisirs. Elle pallie le reste par la gourmandise, qui lui vaut aujourd'hui encore de patronner des chocolats et des dragées.

Elle soutint avec courage Fouquet dans sa disgrâce, quand il eut le malheur de porter ombre au Roi-Soleil, comme elle s'afficha toujours avec des frondeurs célèbres. Mais il suffit à Louis XIV de l'inviter à danser devant la cour pour qu'elle le juge « un grand roi » (2). Opportunisme ou versatilité ? Disons qu'elle avait l'art d'accommoder tous les aspects de l'existence, à l'égal des cuisinières d'autrefois. Elle assiste aux sermons de Bossuet et lit avec volupté Rabelais ; se tient en contact étroit avec Port-Royal et aime les plaisanteries salaces ; court les ruelles des Précieuses et rit aux comédies de Molière. Pourquoi voir des contradictions là où sa nature goulue ne voit que variété ? Le monde plaît à Mme de Sévigné tel qu'il est, et personne n'aurait pu le lui faire changer.

Il est vrai qu'elle hérita du meilleur de l'Ancien Régime : un titre, des rentes et de l'esprit, parfois gâché par d'insondables préjugés. Mais

Les étapes d'une passion

5 février 1626 : naissance de Marie de Rabutin-Chantal, fille de Celse-Bénigne de Rabutin-Chantal et de Marie de Coulanges.

10 octobre 1646 : naissance de Françoise-Marguerite de Sévigné.

29 janvier 1669 : mariage de Françoise-Marguerite et de François de Grignan.

4 février 1671 : Mme de Grignan part en Provence après la naissance de sa première fille, Marie-Blanche.

C'est la première de la série de séparations que sa mère affrontera jusqu'à sa mort.

17 avril 1696 : mort de Mme de Sévigné.

1705 : mort de Françoise de Grignan.

en toutes lettres

Quoique le mariage fût d'abord un contrat âprement négocié par les deux familles, Marie de Sévigné ne dut pas trouver que du soulagement à voir son mari la tromper avec Ninon de Lenclos ; comme elle ne le pleura pas longtemps quand à son tour il mourut en duel pour les beaux yeux de « la Belle Lolo », autre catin célèbre.

Ce fut vraiment la veuve joyeuse. Il n'y avait plus de parents pour la chapitrer, plus de mari pour l'appeler « ma côte », en référence à Adam, plus d'obstacle pour tous ceux que son teint de pêche et son sourire d'ivoire attiraient, sans oublier cet esprit espiègle qui éblouissait les yeux, au dire de Mme de La Fayette. Mille prétendants se déclarent, de son cousin Bussy-Rabutin (1) au frère du Grand Condé, sans parler du fastueux surintendant Fouquet : jamais la cour ne vit allumeuse si gaie et cruelle que cette marquise aux cheveux en grappe.

Car Marie tient à sa fortune et à son indépendance ; un enthousiasme brûlant ne l'em-

elle aurait sans doute été heureuse encore sous la République, à fortune égale, car d'essence elle est moins aristocratique que bourgeoise. C'est la vie qui l'intéresse, non sa rarefaction distinguée ; le vernis précieux cache le solide bon sens d'une femme attachée à son intérieur et à son bien ; son côté bonhomme est sincère, même s'il est cultivé ; nulle trace chez elle du prurit héraldique qui irrita toute sa vie Saint-Simon.

Le carrosse qui emporte sa fille vers la Provence, le 4 février 1671, provoque un séisme dans cette vie parfaitement réglée. A la veille de son quarante-cinquième anniversaire, Mme de Sévigné se retrouve soudain seule dans leur hôtel désert du Marais. « Toute votre chambre me tue », écrit-elle, en proie à un vide oppressant, à Mme de Grignan. L'abandon affecte cette nature allègre bien plus qu'elle ne s'y attendait ; sa vie frivole perd tout intérêt sans ce témoin filial, pre-

